

LA QUINZAINNE LYRIQUE

L'Heure Espagnole sonne, de loin en loin, à l'horloge de notre Académie Nationale. On entend toujours, avec le plus grand plaisir cette œuvre originale, dont le final est un véritable feu d'artifice d'esprit musical. L'extraordinaire et amusante fantaisie de Mlle Fanny Heldy s'y donne libre cours et ses inflexions vocales sont, au plus haut point, évocatrices et comiques. Du côté masculin, émerge seul M. Huberty qui se garde de tomber dans la bouffonnerie, tout en marquant le côté ridicule de Don Inigo Gomez.

Thais nous revient sous les traits de Mme Marise Beaujon qui nous affirme, à son tour, qu'elle est belle et qu'elle sera belle é-ter-nel-lement. Nous constatons le présent, et nous ne voulons pas douter de l'avenir. Et l'on prend, après le plaisir des yeux, celui de l'oreille en constatant aussi la facilité de sa vocalise, et le brillant de son aigu. Mmes Louise Barthé et Lalande l'entourent gracieusement, et Mme Montfort, onctueusement. M. Marcel Jouvenet, dont les privations ascétiques n'ont pas l'air d'avoir affaibli la carrure, déclame largement les anathèmes successifs d'Athanaël, et les ardentés supplications de l'ermite amoureux. Thais semble, dans l'œuvre de Massenet, être à l'opéra, ce que sont *Manon* et *Werther*, à l'opéra-comique. Au fait, pourquoi ces deux dernières pièces ne passeraient-elles, comme les artistes, d'une scène à l'autre. L'automobile et l'avion nous ont déjà habitués aux pièces interchangeables (1).

La vieille *Traviata*, phénix renaissant sans cesse de ses cendres, cette fois sous les jeunes traits de Mlle Fanny Heldy, attire toujours sans défaillance les amateurs de bel canto. Est-ce bien l'œuvre ? Je pense que c'est surtout l'interprète. Il faut cependant concéder que son admirable écriture vocale y est aussi pour quelque chose. M. Rambaud n'arrive pas à s'alléger pour la jeunesse romantique et fougueuse de Rodolphe d'Orbel, au lieu que M. Lantéri donne à Georges d'Orbel une noblesse adéquate. M. Narçon est de bonne tradition en D^r Germont. Et M. Büsser tient, si j'ose m'exprimer ainsi, sa baguette suspendue aux lèvres des chanteurs qu'il maintient dans la bonne voie.

Mme Hallie Stiles, à l'Opéra-Comique, s'est essayée dans *Mélicande*. Je l'avais entendue, il y a quelque temps, dans la *Vie de Bohème*, où elle montrait d'intéressantes qualités : Mimi et *Mélicande* n'ont guère de point de contact ; d'aucuns se contenteraient de dire qu'en effet, la première est brune, et la seconde, blonde ; mais ce n'est peut-être pas la seule différence. Cette considération ne vise pas Mme Hallie Stiles, je m'empresse de le dire, et reste toute générale. Il me semble pourtant que cette artiste n'ait pas complètement réussi à dégager l'atmosphère un peu inquiétante et bizarre de ce petit être extraordinaire ; sans doute y parviendra-t-elle,

et ce n'est que travail à faire et patience à prendre, d'autant qu'elle n'a pas à s'occuper du côté vocal qui n'a ici que peu d'importance ; elle a prouvé par ailleurs, du reste, que celui-là lui était acquis. Je vois, avec plaisir, combien M. Bourdin trouve en Pelléas, son meilleur rôle ; et aussi la belle assurance qu'a prise M. Guénot dans le rôle de Golaud. Arkel, c'est M. Vieuille toujours égal à lui-même.

Sarati le Terrible, le beau drame lyrique de M. Francis Bousquet tient encore l'affiche avec succès, sans modification dans la distribution du début, c'est-à-dire avec Mmes Gauley et Calvet, M. Lafont et Micheletti. L'œuvre, ainsi que *Pelléas et Mélisande*, était splendidement conduite par M. Albert Wolff.

L'Opéra-Comique, qui échange les œuvres et les artistes avec l'Opéra, va-t-il suivre ce théâtre dans la voie de l'internationalisme ; on pourrait le croire en voyant l'affiche d'une représentation de *La Tosca*, sur laquelle on relève les noms de Mlle Leonora Corona, italienne, je crois, de M. Tom Burke, anglais ou américain, je pense, de M. Boktanoff, russe, j'imagine ; puis, dans les seconds plans, des noms français. Peut-être ai-je eu tort, mais je n'ai pas osé affronter ce mélange piquant, d'autant que le cuisinier, en l'espèce, le chef d'orchestre, M. Giuseppe Bamboschek semblait bien être tchécoslovaque.

Mme Lucy Pérelli a chanté avec talent la Carmencita ; de l'ardeur, une voix sonore et facile dans un rôle qui lui va très bien ; trop jolie pour la noire cigarière ; mais, on m'accordera que c'est un défaut suffisamment agréable pour qu'on ne le critique pas. Mme Marcelle Ragon a été une charmante Micaëla. M. Burdino a d'excellentes qualités et un tempérament évident ; son émission gagnerait à être plus franche, et ses attaques exactement sur le son. Il est jeune et s'il a la conscience de travailler encore, il arrivera à se tailler une belle place. M. Bourdin (ce n'est pas le nom français du précédent artiste) malgré ses qualités vocales est un peu mince en Escamillo. Et M. Frigara conduit avec une belle précision musicale.

M. Fourestier fait preuve d'une baguette élégante dans *Lakmé* que vocalise Mme Féraldy. Élégant Gérard, M. Villabella chante d'une façon charmante « Fantaisie » et avec flamme le duo de la Jeunesse. M. Gaudin est un Frédéric adroit et demanderait à être essayé dans un rôle de plus grande interprétation. Nilakanta convient vocalement à M. Guénot dont la vengeance ne semble pas sérieusement redoutable.

Résurrection continue sa carrière sans modification de distribution, c'est-à-dire avec M. René Maison qui ne nuance toujours guère, et c'est dommage, étant donné son organe, M. José Beckmanns et Mlle Madeleine Sibille, très en possession du rôle de Catarina Mikailovna, tant au point de vue vocal que scénique.

Louis-Charles Battaille.

LES CONCERTS

Concerts Koussevitzky.

Concerto de M. A. ROUSSEL ;

Gratte-ciel de M. CARPENTER ; M. A. BOROVSKY.

7 juin. — Certes ce *Gratte-ciel* de M. Carpenter a des qualités. La sonorité, l'aspect multiple de cette musique, sa réalisation et la technique de l'orchestre sont dignes d'attention. Cependant il est manifeste que M. Carpenter s'installe avec un évident plaisir dans la vulgarité d'idées musicales qui ne lui sont, au demeurant, pas personnelles, puisqu'elles proviennent d'ambiances de dancing. La gaieté de l'ensemble, son côté familier à l'auditeur moderne jazzifié explique, sans le justifier suffisamment, son succès. Une œuvre d'art requiert un choix plus averti des matériaux mis en œuvre.

D'une toute autre essence nous apparaît le *Concerto* pour piano et orchestre de M. Roussel. Sa musique, ici, ne verse ni dans le faux Bach, ni dans le jazz ; ce qui ne l'empêche pas d'être neuve, vivante et... moderne. Un musicien peut aussi bien être un artiste — en France notamment cela arrive — c'est même la meilleure sauvegarde (Debussy par exemple) et ne croyez pas, camarades d'ailleurs, que cela nuise au génie (voyez Florent Schmitt) au contraire ! et particulièrement dans le cas présent. L'ordonnance, la coupe heureuse de ce *Concerto* sont la juste sertissure qui convient aux idées proposées. De celles-ci ma préférence va au thème de l'andante, dont l'expression d'une qualité si particulière d'élévation est un apport neuf. M. Borovsky (remplaçant Mme Caffaret) fut un interprète de premier ordre. L'œuvre a reçu l'accueil enthousiaste qu'elle mérite.

Pour beaucoup les *Rêves* de M. Florent Schmitt furent une 1^{re} audition. Cette magnifique page, toute frémissante de je ne sais quel feu intérieur d'où l'exaltation prend son essor en un long crescendo, dans une sorte d'impatience qui tâche à se dégager d'entraves mystérieuses (ou simplement spécifiquement humaines) est singulièrement émouvante — et fraternelle. Comment se fait-il que nous n'entendions pas plus souvent une œuvre de cette ampleur ?

La *Symphonie Pathétique* de Tchaïkowsky, admirablement mise en valeur par M. Koussevitzky, termina ce concert du plus haut intérêt.

A. Febvre-Longeray.

ŒUVRES EN 1^{re} AUDITION DE RIMSKY-KORSAKOFF ET DE MM. DUKELSKY ET PROKOFIEFF. — MME KOCHITZ, MM. BRAMINOFF ET RAISOFF.

14 juin. — Dès la première mesure de sa *Symphonie*, M. Dukelsky prend position. Nous avons là un jeune musicien à qui « on ne la fait pas ! » En effet, la fabrication de la mixture est déjà pleine, d'astuce, mais aussi de promesses. L'œuvre fourmille de choses intéressantes. On passe bien un peu du cyanure à la gaimaube sans crier gare... mais n'avons-nous pas l'estomac blindé, sinon l'entendement strictement sauf ? et il ressort du tout que M. Dukelsky est doué ; le final de sa *Symphonie* est parfaitement réussi. La sourdine qui s'agrippe à mon admiration vient de ce que je ne puis (personnellement) concevoir qu'un jeune choisisse comme thème de son andante un ersatz de cavatine italienne. Si, à cet âge d'enthousiasme, on est obligé d'avoir recours au pastiche parce que l'on n'a rien trouvé dans son cœur ou dans son imagination à exprimer, et cela au moment le plus favorable à l'expansion qu'est l'andante d'une symphonie — là où malgré tout l'on at-

tend vraiment le musicien — il poind alors forcément un doute que toute habileté subséquente ne parvienne guère à dissiper.

Avec M. Prokofieff nous trouvons la terre ferme, on peut y aller de confiance ! tant et si bien que peut-être les admirateurs de M. Prokofieff (dont je suis d'ailleurs) ne se sont-ils pas aperçus que ce 2^e acte de *L'Ange du feu* n'était pas tout à fait à la hauteur des œuvres maîtresses de ce musicien de premier plan. Je dis bien : pas tout à fait, car il subsiste dans ces pages un accent dramatique réel dont beaucoup feraient leurs beaux dimanches ! L'orchestre n'éprouve par endroit nul scrupule à noyer complètement le récit des chanteurs, cependant M. Raisoff a de la voix ! Par ailleurs la déclamation m'apparaît très rapide (n'est-ce pas, Honegger ?) et entre ceci et la longueur des récits wagnériens n'y aurait-il pas un juste milieu que les Français ont su discerner ? Mme Kochitz et M. Braminoff complétaient avec M. Raisoff l'interprétation de cette œuvre que nous aurons grand plaisir à connaître complètement.

En 1^{re} audition la *Pskovitaine* de Rimsky-Korsakoff qui ne nous révèle rien que nous ne connaissions déjà de la manière du grand musicien russe et, pour finir, les *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky que l'orientation magistrale (et foudroyante par endroits) de M.

Jean JOBERT, Éditeur de Musique

44, Rue du Colisée, PARIS-8^e

MAXIME JACOB

Chant et Piano

Cartes postales (J. Cocteau) ... 4 »	Trois poésies d'Alf. de Musset. 3.50
Chansons d'Amour..... 5 »	Trios pour voix de femmes :
Le dépôt est obligatoire (R. Chalupt) 3.50	1. Conseil aux amants..... 3.50
Six poèmes (J. Cocteau) 4 »	2. Conseil aux fillettes 3.50
	3. Hymne 2.50

MAJORATION 400 %